

---

## Religions en Mésoamérique

Sylvie Peperstraete

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/1730>

DOI : 10.4000/asr.1730

ISSN : 1969-6329

### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 7-20

ISBN : 978-2909036-46-5

ISSN : 0183-7478

### Référence électronique

Sylvie Peperstraete, « Religions en Mésoamérique », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 125 | 2018, mis en ligne le 26 juin 2018, consulté le 26 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1730> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1730>

---

Tous droits réservés : EPHE

## *Religions en Mésoamérique*

Sylvie PEPPERSTRAETE

Directrice d'études

### **I. Les religions mésoaméricaines dans les *Relations géographiques* du XVI<sup>e</sup> siècle**

#### *1. Présentation*

Les *Relations géographiques* sont des réponses, par les autorités coloniales locales de l'Amérique espagnole, à un questionnaire standardisé élaboré à Madrid et destiné à récolter des descriptions détaillées de toutes les possessions espagnoles d'outre-mer. Sous l'impulsion de Juan de Ovando y Godoy, visiteur du Conseil des Indes, Juan López de Velasco fut nommé chroniqueur-cosmographe royal en 1571. En 1577, il envoyait en Amérique le questionnaire qui allait être à l'origine des *Relations géographiques* compilées entre 1578 et 1586<sup>1</sup>.

Le séminaire 2016-2017 a été consacré à l'étude des données sur les religions mésoaméricaines préhispaniques que renferment ces *Relations géographiques*. Contrairement à ce que leur dénomination peut laisser penser, elles ne traitent pas uniquement de géographie. Au fil des cinquante rubriques du questionnaire, les *Relations* abordent en réalité un très vaste éventail de sujets<sup>2</sup>. Les questions 1 à 10 concernent surtout les endroits habités par des colons espagnols, tandis que les questions 11 à 15 s'appliquent aux régions à prédominance indigène. Il y est notamment question de toponymie, des langues autochtones (question 13 : « ce que signifie dans la langue des Indiens le nom de ce village d'Indiens et pourquoi il s'appelle ainsi, ce qu'il faut savoir à ce sujet, et comment s'appelle la langue que les Indiens de ce village parlent »), des formes de gouvernement et des religions préhispaniques (question 14 : « à qui ils appartenaient au temps de leur gentilité,

- 
1. H. F. CLINE, « The Relaciones Geográficas of the Spanish Indies, 1577-1586 », *The Hispanic American Historical Review* 44/3 (1964), p. 344-347. En 1604, un nouveau questionnaire fut expédié et, pour la Nouvelle-Espagne spécifiquement, il y eut aussi une série de *Relations géographiques* préparées vers 1777, surtout dans les régions septentrionales : *ibid.*, p. 361-362. À de rares exceptions près, ces *Relations* plus récentes sont beaucoup moins intéressantes pour nous que celles élaborées suite au questionnaire de 1577, d'où notre choix de nous restreindre, dans le cadre du séminaire, au XVI<sup>e</sup> siècle.
  2. Voir le questionnaire complet dans R. ACUÑA (éd.), *Relaciones geográficas del siglo XVI*, Mexico 1982, I, p. 26-31.

et la domination que leurs seigneurs avaient sur eux et ce qu'ils payaient en tribut, et les adorations, rites et coutumes, bons ou mauvais, qu'ils avaient », des guerres, des vêtements et de l'alimentation, et de démographie (question 15 : « comment ils étaient gouvernés et avec qui ils avaient des guerres, et comment ils se battaient, et les vêtements et costumes qu'ils portaient et ceux qu'ils portent aujourd'hui, et les aliments qu'ils employaient avant et emploient maintenant, et s'ils ont vécu plus ou moins sains autrefois que maintenant, et la raison que l'on aura pour cela »)<sup>3</sup>. Les questions 16 à 37 s'intéressent aussi ponctuellement aux communautés indigènes, mais à partir de thèmes à portée plus générale, comme les plantes, les ressources naturelles – notamment le minerai –, la vie économique, les institutions religieuses de l'époque coloniale, ... Quant aux dernières questions, elles concernent plus spécifiquement les villes portuaires et demandent de l'information spécialisée sur les marées, la profondeur des baies, les îles voisines, et d'autres données relatives à la navigation. Bien que les données qui nous intéressent ici soient, la plupart du temps, rassemblées en réponse à la question 14, il arrive que des bribes d'information soient disséminées ailleurs – par exemple en ce qui concerne les usages de certaines plantes, donc en réponse à la question 26, ou la mise à mort rituelle de prisonniers de guerre, donc en réponse à la question 15. Il faut donc passer en revue l'ensemble d'une *Relation* afin d'y relever toutes les données utiles.

Le corpus est imposant : de toutes les régions d'Amérique où furent envoyés des questionnaires, c'est en effet la Nouvelle-Espagne qui a livré le plus de réponses. 191 *Relations géographiques* y furent préparées, pour la plupart entre 1579 et 1581, et 166 d'entre elles sont parvenues jusqu'à nous. De plus, bon nombre de ces *Relations* contiennent aussi des données sur des villes subordonnées aux villes principales (*cabeceras* ou chefs-lieux), pour un total de 248 villes supplémentaires. Nous disposons donc, en définitive, de réponses qui concernent 414 villes de Nouvelle-Espagne, ainsi que les innombrables hameaux qui en dépendaient administrativement<sup>4</sup>. Toutefois, certains endroits ne semblent pas avoir fait l'objet d'une *Relation* (par exemple, à notre connaissance, il n'y eut pas de *Relation géographique* préparée pour Tenayuca, Xochimilco ou encore Chalco) et, parmi les pertes à déplorer, se trouvent parfois des *Relations* de villes extrêmement importantes, comme Mexico.

## 2. État de l'art

Le travail de Marcos Jiménez de la Espada a longtemps fait office de référence en ce qui concerne le contexte de production des *Relations géographiques*, et leur inventaire<sup>5</sup>. La publication incontournable en la matière est toutefois actuelle-

---

3. *Ibid.*, p. 28.

4. H. F. CLINE, « The Relaciones Geográficas of the Spanish Indies, 1577-1586 » (n. 1), p. 351-353. Les 166 *Relations géographiques* préservées sont actuellement conservées en trois localisations distinctes : 80 d'entre elles se trouvent à l'Archivo General de Indias (AGI) à Séville, 45 à la Real Academia de la Historia (RAH) à Madrid et, enfin, 41 dans les collections des bibliothèques de l'Université du Texas : *ibid.*, p. 360.

5. Voir l'introduction aux quatre volumes de *Relations géographiques* du Pérou qu'il publie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : M. JIMÉNEZ DE LA ESPADA (éd.), *Relaciones geográficas de Indias*, Madrid 1881-1895.

ment le volume 12 du *Handbook of Middle American Indians*<sup>6</sup>. Premier des quatre volumes que cette encyclopédie a consacrés aux sources ethnohistoriques d'Amérique centrale, il fait le point des connaissances sur les *Relations géographiques* de cette région et son contenu est toujours en grande partie à jour<sup>7</sup>.

Quant aux éditions des *Relations géographiques*, celles-ci furent tout d'abord, à l'articulation entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, publiées de manière éparse. Depuis les années 1980 cependant, les *Relations géographiques* de Nouvelle-Espagne sont aisément accessibles, car elles ont fait l'objet d'une édition complète, par René Acuña et par Mercedes de la Garza et Ana Luisa Izquierdo<sup>8</sup>.

En dehors de cela, les études existantes sont, pour la plupart, des travaux d'historiens axés sur les données qui concernent l'époque coloniale. Les cartes qui accompagnent certaines *Relations géographiques* ont, elles aussi, retenu l'attention des chercheurs. Comme l'a montré Donald Robertson, elles mêlent fréquemment des caractéristiques iconographiques et stylistiques appartenant aux univers autochtone et européen, et elles présentent de ce fait un grand intérêt pour les historiens de l'art<sup>9</sup>. Sur ces cartes, les éléments issus du monde indigène peuvent également s'avérer de grande valeur pour les spécialistes de l'époque préhispanique. Alfonso Caso a ainsi ébauché l'histoire de la région mixtèque en analysant les généalogies indigènes figurant sur la carte accompagnant la *Relation* de Teozacualco<sup>10</sup>. En ce qui nous concerne, l'un ou l'autre élément d'une carte s'est parfois avéré intéressant à confronter aux descriptions des textes, notamment lorsqu'y sont représentés des lieux de culte remontant à l'époque préhispanique. Les pyramides de Teotihuacan figurent ainsi sur la carte accompagnant la *Relation* de Tequizistlan, avec la glose « oráculo de Montezuma » (« oracle de Montezuma »), tandis que sur la carte de Chimalhuacan accompagnant la *Relation* de Coatepec, un édifice figuré

---

6. H. F. CLINE (éd.), *Handbook of Middle American Indians*, XII, Austin 1972.

7. Voir particulièrement H. F. CLINE, « The Relaciones Geográficas of Spain, New Spain and the Spanish Indies : an annotated bibliography », dans H. F. CLINE (éd.), *Handbook of Middle American Indians* (n. 6), p. 370-395.

8. R. ACUÑA (éd.), *Relaciones geográficas del siglo XVI*, Mexico 1982-1988 (10 vol.) ; M. DE LA GARZA, A. L. IZQUIERDO (éd.), *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán (Mérida, Valladolid y Tabasco)*, Mexico 1983 (2 vol.). De surcroît, les 10 volumes publiés par R. Acuña sont, depuis peu, accessibles en ligne : <http://ru.ia.unam.mx:8080/handle/10684/68> (consulté le 15 février 2018).

9. D. ROBERTSON, « The pinturas (mapas) of the *Relaciones Geográficas*, with a catalog », dans CLINE, *Handbook of Middle American Indians* (n. 6), p. 243-278. Souvent, ces cartes évoquent davantage les conventions européennes qu'indigènes (voir par ex. les cartes accompagnant les *Relations* de Cimapan, Meztlitan ou Huexotla). Les éléments indigènes les plus récurrents sont les rabattements de certains objets dans le plan de l'image, les empreintes de pas dessinées le long des chemins et la manière de figurer les cours d'eau (voir par ex. les cartes accompagnant les *Relations* d'Epazoyuca, Tequizistlan, Colhuacan, Iztapalapan, Coatepec, etc.). La convention d'orientation qui place l'est au sommet de la carte, plutôt que le nord, est également fréquente (voir par ex. Tequizistlan, Coatepec, Chicoaloapan, etc.), de même que la présence de glyphes (voir par ex. Colhuacan, Chimalhuacan, Chicoaloapan, etc.).

10. A. CASO, *El mapa de Teozacoalco*, Mexico 1949.

dans le style indigène, au sommet de la montagne principale, porte la glose « casa de ydolatría antigua » (« maison d'idolâtrie ancienne »)<sup>11</sup>.

Peu d'études ont cependant été consacrées spécifiquement aux données sur les religions préhispaniques présentes dans ces *Relaciones geográficas*. On relèvera tout au plus quelques articles portant sur des sujets bien délimités, comme celui de Barry L. Isaac sur l'anthropophagie<sup>12</sup>. À l'exception, peut-être, des *Relaciones* de Texcoco et de Tlaxcala, les *Relaciones geográficas* de Nouvelle-Espagne n'ont jamais été réellement exploitées par les spécialistes des religions préhispaniques, alors qu'on ne compte plus les publications concernant les ouvrages quasiment contemporains d'auteurs comme Bernardino de Sahagún ou Diego Durán. Ce manque d'intérêt peut s'expliquer par différentes raisons.

Tout d'abord, les *Relaciones geográficas* sont des documents mal connus des spécialistes de l'époque préhispanique. Il faut dire que certaines questions (1-10 notamment) ne s'intéressent qu'au monde colonial et, surtout, que l'organisation même des *Relaciones* reflète les découpages administratifs coloniaux (*corregimientos* et *alcaldías mayores*), qui ne correspondent ni aux regroupements qui étaient pertinents à l'époque préhispanique ni à la situation actuelle, de sorte qu'il est parfois difficile de s'y retrouver.

Ensuite, le corpus, quoique bien fourni, est hétéroclite. Nos 166 *Relaciones* sont les œuvres d'auteurs aux connaissances, aux compétences et au zèle variables et leur intérêt est donc très inégal de l'une à l'autre. Elles sont, la plupart du temps, signées par le responsable local de la juridiction concernée, donc le *corregidor* ou l'*alcalde mayor*, qui explique souvent avoir été assisté dans sa tâche par un *escribano*, des informateurs indigènes, et des interprètes. Mais ces mentions de recours à des informateurs et à des interprètes, et les descriptions d'enquêtes minutieuses que l'on peut lire dans certaines *Relaciones*, s'avèrent parfois être purement rhétoriques eu égard à la pauvreté des données qu'elles livrent sur le monde indigène ; la qualité du résultat n'est, de toute évidence, pas corrélée au soin que les auteurs déclarent avoir apporté à leur travail. Ainsi, à Cimapan, sont mentionnés des informateurs indigènes, un interprète nahuatl/espagnol et un interprète otomi/nahuatl<sup>13</sup>. Or, les réponses compilées dans cette *Relation* ne s'intéressent absolument pas à la communauté indigène, à part dans les quelques lignes constituant les chapitres 5 et 14. De même à Tepeapulco, les noms de quatorze informateurs indigènes sont mentionnés, et l'auteur ajoute que d'autres « Indiens principales et anciens, originaires de ce village »<sup>14</sup> auraient été interrogés, pour un résultat indigent alors que

---

11. R. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VII, p. 214, et VI, p. 166.

12. B. L. ISAAC, « Cannibalism among Aztecs and their neighbors : Analysis of the 1577-1586 'Relaciones Geográficas' for Nueva España and Nueva Galicia Provinces », *Journal of Anthropological Research* 58/2 (2002), p. 203-224. Voir aussi J. STARR, « Zapotec religious practices in the Valley of Oaxaca : An analysis of the 1580 Relaciones Geográficas of Philip II », dans B. DAHLGREN (éd.), *Historia de la religión en Mesoamérica y áreas afines : II Coloquio*, Mexico 1990, p. 253-270.

13. R. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VI, p. 99

14. *Ibid.*, VII, p. 169.

la richesse de l'endroit en matière de traditions orales et écrites est bien connue par ailleurs. Il arrive aussi que l'auteur s'inspire d'une autre *Relation géographique* déjà réalisée auparavant, par lui ou par un autre. La description des fêtes des vingtaines qui figure dans la *Relation* de Teutitlan, par exemple, est très similaire à celle de la *Relation* d'Acolman, rédigée... par le même auteur, le *corregidor* Francisco de Castañeda qui, ayant changé de juridiction à administrer, dut préparer la *Relation* de Teutitlan peu après avoir fait celle d'Acolman et se contenta de reproduire certaines réponses presque à l'identique<sup>15</sup> !

Enfin, les *Relations géographiques* fournissent des informations sur bon nombre d'endroits qui ne sont que peu ou pas documentés par ailleurs. Elles offrent donc un éclairage « provincial », certes intéressant, mais parfois difficile à relier aux données dont on dispose sur les grandes villes comme Mexico.

## II. Les *Relations géographiques* étudiées en 2016-2017

Nous avons entamé notre étude par les *Relations géographiques* des endroits qui, à l'époque coloniale, dépendaient de l'archevêché de Mexico<sup>16</sup>. Au sein de ce corpus, nous nous sommes efforcés de délimiter des regroupements culturels pertinents, en prenant en considération les régions concernées, les langues indigènes qui y étaient pratiquées ainsi que les liens de dépendance qui étaient en vigueur à l'époque préhispanique.

Ont ainsi été étudiées, en 2016-2017, les *Relations géographiques* des régions se trouvant au nord de Mexico ainsi que celles des alentours immédiats de la capitale. Pour la partie septentrionale, on dénombre deux *Relations* provenant de régions indépendantes, Huexotla et Meztitlan, et sept *Relations* provenant des alentours de Tula, où l'on dépendait de Mexico et de ses alliés : Cimapan, Zayula, Atengo, Tolnacuchtla, Atlitlalaquia, Cuauhquilpan et Tequixquiac, et on y parlait l'otomi et, dans une moindre mesure, le nahuatl. Aux alentours de Mexico, la partie nord était une région influencée par la tradition de Texcoco. On y parlait le nahuatl et, dans une moindre mesure, l'otomi. En proviennent les *Relations* de Chiconauhtlan, Cempoala, Tequizistlan, Tepeapulco et, bien entendu, Texcoco. La partie sud était quant à elle une région plus influencée par la tradition de Mexico proprement dite et l'on y parlait le nahuatl. En proviennent les *Relations* de Colhuacan, Izta-palapan, Mexicatzingo et Coatepec.

Ces endroits ont eu des importances très inégales à l'époque préhispanique et les *Relations* qui s'y rapportent ne possèdent donc pas la même valeur. Elles offrent cependant des possibilités de comparaison intéressantes de par les rapports divers que les villes et villages concernés entretenaient avec Mexico et ses alliés : les similitudes observées avec les pratiques mexica sont parfois importantes, et parfois au contraire les choses sont très différentes. Les liens de dépendance, à l'époque préhispanique, sont de temps à autre exposés de manière détaillée (voir par exemple la *Relation* de Cempoala qui décrit, à Epazoyuca, le partage de la

---

15. *Ibid.*, VII, p. 214-215.

16. Publiées dans R. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VI-VIII.

région entre Texcoco et Mexico, et ses conséquences sur le paiement des tributs<sup>17</sup>) et, surtout, les précisions fournies sur le mode de gouvernement imposé par Mexico permettent occasionnellement d'en apprendre davantage sur la façon dont les Mexica imposaient leurs dieux aux vaincus. Ainsi, la *Relation* d'Atlitla-laquia qui stipule qu'ils étaient obligés de prendre pour dieux « les démons que ceux de Mexico leur indiquaient, [...] les conquêtes des Mexica se fondaient sur le fait qu'il fallait adorer leurs idoles »<sup>18</sup>, ce qui explique comment certaines villes parfois fort éloignées et fort différentes culturellement de Mexico vénéraient des dieux typiquement mexica, comme Huitzilopochtli.

Les données sur la religion à l'époque préhispanique concernent habituellement les divinités principales et leurs représentations, les lieux de culte, les spécialistes rituels et, enfin, les pratiques rituelles les plus fréquentes.

### 1. Les dieux

La plupart des *Relations géographiques* font allusion aux divinités qui étaient vénérées à l'époque préhispanique. Toutefois, elles sont souvent extrêmement laconiques, se contentant de mentionner l'existence d'effigies ou d'« idoles » en pierre ou en bois – qui servaient à matérialiser les divinités, pour les besoins du culte. À Zayula par exemple, « ils adoraient des idoles en pierre et en bois, qu'ils faisaient chacun comme ils le voulaient » ; à Cimapan, « ils adoraient des pierres et des bâtons taillés à leur façon, et ils les tenaient pour leurs dieux » ; à Tequixquiac, « ils adoraient le Démon sous forme de figure en pierre et en bois, avec diverses devises, et ainsi, ils parlaient avec lui quand ils le souhaitaient »<sup>19</sup>. Dans certains cas, le nom de la divinité principale est cité et, la plupart du temps, il s'agit de Tezcatlipoca (par ex. Tolnacuchtle et Yetecomac, Tecpatepec, et Huexotla<sup>20</sup>) ou, dans les villes et villages plus fortement influencés par Mexico, de Huitzilopochtli (par ex. Axocopan et Hueypuchtle<sup>21</sup>).

Quelques *Relations* se détachent du lot en proposant des données plus fournies et même, parfois, inédites. À Meztitlan<sup>22</sup>, les informateurs se sont manifestement appuyés sur un codex puisqu'ils mentionnent parmi les divinités « six figures peintes, deux de femmes, l'une appelée Xochitlachpan et, l'autre, Tecpaxoch, et quatre figures d'hommes, appelées Izcuin, Huey Tecpatl, Tentetemic et Nanacatl Tzatzzi », et ils évoquent de plus deux mythes, l'un ayant trait à l'instauration de la pratique du sacrifice – « Et, avec eux, ils avaient peint une figure de femme, appelée Huey Tonantzin [...], dont ils disaient qu'elle était la mère de tous ces dieux ou démons. Et les quatre démons susmentionnés, ils disent qu'ils ont tué cette grande

---

17. *Ibid.*, VI, p. 85.

18. *Ibid.*, VI, p. 63.

19. *Ibid.*, VI, p. 102, VII, p. 192, et VIII p. 173.

20. *Ibid.*, VI, p. 249, et VIII, p. 135, 139 et 151.

21. *Ibid.*, VIII, p. 128 et 143.

22. *Ibid.*, VII, p. 61-62.

mère, instituant ainsi la façon de sacrifier, arrachant le cœur et l'offrant au soleil » – et l'autre se rapportant à Tezcatlipoca et au dieu du *pulque* Ome Tochtli :

[...] on raconte aussi une autre fable, qu'ils avaient pour dieux deux autres figures, l'une appelée Ome Tochtli, qui est le dieu du vin, et l'autre, Tezcatlipoca, qui est le nom de l'idole la plus importante qu'ils adoraient. [...] Ils disent aussi que l'idole Tezcatlipoca a tué le dieu du vin [...], disant qu'ainsi il le rendait éternel et que s'il ne mourait pas, tous ceux qui boiront du vin devraient mourir. Mais la mort d'Ome Tochtli fut comme un rêve d'ivrogne, de sorte qu'après être revenu à lui, il était en bonne santé<sup>23</sup>.

La *Relation* de Tequizistlan décrit quant à elle les statues des divinités vénérées à San Juan Teotihuacan de manière plus détaillée que les autres *Relations* : « Ils avaient pour idole principale Huitzilopochtli, lequel, pour une plus grande vénération, se trouvait à Mexico, sur la montagne de Chapultepec. Il y avait d'autres idoles moindres à San Juan, qui était le temple et l'oracle où venaient les peuples des environs » : une divinité appelée Tonacateuctli, sculptée dans une pierre très dure, en une seule pièce. Elle faisait trois grandes brasses de haut, une de large, et une d'épaisseur. Il y avait aussi une statue d'une autre divinité, Mictlantecuhtli, un peu plus petite que l'autre ; encore une autre, grande de presque trois brasses, appelée la Lune, et enfin six autres, appelées frères de la Lune<sup>24</sup>. Et à Coatepec, sont évoquées des apparitions de Quetzalcoatl au sommet d'une haute montagne des alentours, sous la forme d'un serpent couvert de plumes vertes ayant laissé des empreintes dans la pierre là où il était passé. Le dieu était réputé pour sa capacité à se déplacer d'une montagne à l'autre, à changer d'apparence (il pouvait aussi avoir un aspect anthropomorphe) et à pousser des cris et sifflements effrayants. Puis, un beau jour, il se serait changé en pierre, pour devenir la statue que les prêtres honoraient de leurs attentions à l'époque préhispanique, et qui se trouvait encore sur la montagne à l'époque de la rédaction de la *Relation*<sup>25</sup>.

## 2. Les lieux de culte

Les lieux de culte préhispaniques sont peu mentionnés dans les *Relations géographiques*. À certains endroits, il n'est question que de ceux qui se trouvaient au sommet des montagnes avoisinantes ou dans des grottes, comme à Atengo où « ils avaient leurs '*cues*', ce qui signifie 'églises', qui se trouvaient sur des montagnes très hautes », ou à Coatepec où « ils avaient deux endroits réservés pour leurs idolâtries et invocations du Démon [...] : dans la grotte de Tonaltepec [...], et sur une haute montagne sur laquelle se trouve aujourd'hui une église appelée Santa Cruz »<sup>26</sup>. Il faut dire qu'à l'époque de la rédaction des *Relations*, en bien des endroits, les édifices coloniaux avaient depuis longtemps remplacé les édifices préhispaniques et dès lors, les seuls lieux de culte dont on avait gardé le souvenir étaient souvent

23. *Ibid.*

24. R. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VII, p. 235.

25. *Ibid.*, VI, p. 136-137.

26. *Ibid.*, VI, p. 33 et 145.

ceux qui se trouvaient en dehors de la ville ou du village, et qui avaient parfois continué à être en usage après la Conquête. De plus, lorsqu'il y avait malgré tout une mémoire des centres cérémoniels de l'époque préhispanique et des structures qui s'y trouvaient, dans bien des cas, lesdits centres étaient bien plus modestes qu'à Mexico. Parfois, il n'y avait eu, semble-t-il, qu'un seul édifice où étaient rassemblés tous les dieux, comme à Huexotla où « dans chaque village, ils avaient une maison où étaient leurs idoles [...], il y avait dans cette maison beaucoup d'autres idoles en pierre et en bois, et cette maison était gardée par certains Indiens »<sup>27</sup>.

Le cas de Teotihuacan, grand centre urbain du classique ancien à l'époque préhispanique, sort du lot car plusieurs édifices sont décrits en détail dans la *Relation* de Tequizistlan, et ils sont de surcroît représentés – de façon très schématique, certes – sur la carte qui l'accompagne, ce qui nous éclaire sur l'utilisation qui en était faite par les Mexica et les populations des environs à la veille de la Conquête espagnole. Il est ainsi question dans cette *Relation*, d'un « *cu* très haut, sur lequel il y avait trois niveaux pour accéder au sommet » au sommet duquel se trouvait la statue de Tonacatecuhtli décrite ci-dessus, et qui était orientée vers l'ouest. Devant ce temple se trouvait un autre édifice, plus petit, sur lequel se trouvait la statue de Mictlantecuhtli. Enfin, dans la partie nord du centre cérémoniel, « était un autre *cu* un peu plus petit que le premier, appelé 'montagne de la Lune', en haut duquel se trouvait une autre idole, grande de presque trois brasses, appelée la Lune. Autour il y avait beaucoup de *cues*, sur l'un desquels (le plus grand d'entre eux) il y avait six autres idoles, appelées les frères de la Lune »<sup>28</sup>.

### 3. Les spécialistes rituels

Concernant les spécialistes rituels, l'intérêt des données est variable d'une *Relation* à l'autre. Certaines n'en parlent pas, ou livrent des informations vagues et approximatives, telle la *Relation* de Cempoala qui explique qu'à Epazoyuca le *tlenamacac* était un « encenseur qui est le seul à encenser »<sup>29</sup>, *tlenamacac* signifiant littéralement « celui qui donne du feu », une dénomination qui peut donc en effet renvoyer à l'encensement, mais les fonctions de ce prêtre de rang élevé étaient loin de se limiter à cela<sup>30</sup>. D'autres *Relations*, en revanche, permettent de corroborer les données dont on dispose pour Mexico, à travers les ouvrages d'auteurs comme Sahagún ou Durán. Ainsi, la *Relation* d'Atengo explique que les prêtres de l'endroit

[...] jeûnaient toute l'année, et ne mangeaient pas plus d'une fois le matin et ne touchaient pas à une femme de toute l'année. Ils étaient enfermés, et jamais durant cette année ils ne voyaient leurs épouses et leurs enfants, jusqu'à ce que l'année

---

27. *Ibid.*, VI, p. 249.

28. *Ibid.*, VII, p. 235.

29. *Ibid.*, VI, p. 86.

30. Le *tlenamacac* était aussi, notamment, un sacrificateur. Voir S. PEPPERSTRAETE, « La fonction sacerdotale au Mexique préhispanique (II) », *Annuaire EPHE-SR* 122 (2015), p. 8-9.

soit terminée. [...] Et, une fois l'année écoulée, ils allaient à leurs maisons et y restaient vingt jours, puis ils retournaient pour une autre année<sup>31</sup>.

Elle confirme par là un certain nombre de pratiques des prêtres préhispaniques : le jeûne partiel, l'abstinence sexuelle durant les périodes de service mais sans que le célibat soit nécessairement imposé, ... D'autres *Relations*, enfin, sont encore plus intéressantes car elles fournissent des données inédites et parfois assez précises. On apprend ainsi par exemple qu'à Teotihuacan, des prêtres de Motecuhzoma venaient, tous les vingt jours, sacrifier aux « frères de la Lune », tandis que la *Relation* de Meztitlan explique la façon dont les nouveaux prêtres étaient choisis et quels étaient les rites et usages lorsqu'ils entraient en fonction :

Le roi devait choisir les prêtres quand il en fallait, ils devaient être très aptes et les plus âgés, de ceux qui avaient été éduqués au temple. Une fois qu'il les avait choisis, ils les appelait devant lui et les chargeait de la garde et de la vénération de leurs idoles, leur conseillant de conserver un comportement exemplaire, sous peine que celui qui se rend coupable de quelque excès que ce soit, soit châtié. Une fois qu'ils avaient accepté, le roi ordonnait de préparer le nécessaire pour les cérémonies solennelles qu'ils faisaient les quatre jours suivants. Allant bien accompagné de tous ses vassaux et gens de guerre, et faisant avant toute chose une offrande solennelle de papiers coupés et d'encens à leurs idoles, de retour au village, le roi expliquait que sa volonté et celle de leurs dieux était que les personnes désignées soient ministres (du culte) et que comme tels, ils soient obéis de tous, et que leur doctrine soit crue et préservée. Puis de sa propre main, le roi les vêtait d'une mante très riche à la façon d'une cape, et il la leur attachait à l'épaule en leur disant « prenez ce vêtement en signe de ce que vous êtes gardes et ministres de mes dieux ». Et, sur ce, ils allaient à leurs maisons, où tous se réjouissaient, avec leurs habituels banquets et boissons. Ces prêtres se servaient d'enfants qui, comme des enfants de chœur, étaient éduqués avec eux et étaient instruits en tout ce qui concerne le culte de leurs idoles et leur religion, et parmi ceux-ci étaient choisis les nouveaux prêtres, à la mort du prêtre. Ils balayaient le temple et allaient au village pour chercher à manger<sup>32</sup>.

La comparaison avec les données dont nous disposons sur Mexico reste toutefois difficile, étant donné le caractère provincial des *Relations géographiques* : la plupart du temps, l'organisation sacerdotale était infiniment plus modeste que dans la capitale – comme à Atengo où, en tout, il n'y aurait eu que seize prêtres<sup>33</sup>, dont on ne sait par ailleurs pas s'il existait une hiérarchie entre eux et s'ils avaient des tâches distinctes à effectuer, ni quelles étaient les divinités qu'ils servaient – et, bien entendu, les variantes locales étaient innombrables. À Meztitlan par exemple, les deux prêtres principaux ne portaient pas le titre de *quetzalcoatl* comme à Mexico ; l'un s'appelait Chicuey Xochitonal et l'autre Chicuey Ocelotl<sup>34</sup>.

Des personnages intéressants sont par ailleurs parfois mentionnés, comme ce dirigeant pluviomage à Huexotla : leur seigneur de l'endroit, Cocotecuhtli, qui

---

31. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VI, p. 34.

32. *Ibid.*, VII, p. 62-63 et 235-236.

33. *Ibid.*, VI, p. 34.

34. *Ibid.*, VII, p. 62.

après la Conquête fut baptisé et prit le nom de Don Domingo, recevait de nombreux présents, de ses sujets mais aussi d'autres endroits se trouvant jusqu'à vingt ou trente lieues de là,

[...] parce qu'en plus d'être leur cacique, il leur avait fait comprendre qu'il avait le pouvoir de faire pleuvoir afin que la terre donne ses fruits. Et ainsi, on venait de toutes parts, si on manquait d'eau, pour savoir quand il pleuvrait, et qu'il leur dise quel jour il pleuvrait, et quand il fallait semer. Et on dit [...] qu'il parlait avec le Démon, et que, à cause de cela, on lui vouait un grand respect et on lui obéissait en tout, tant pour les guerres que pour tout ce qu'il voulait<sup>35</sup>.

#### 4. Les rites

Les fêtes des vingtaines, qui occupent une place tellement importante dans les ouvrages de Sahagún ou de Durán, sont peu mentionnées dans les *Relations géographiques*. Quand c'est tout de même le cas, la plupart des *Relations* se bornent à expliquer qu'il y avait des danses et des chants tous les vingt jours, sans évoquer d'autre rite ni distinguer les vingtaines entre elles (voir par exemple la *Relation* d'Atengo, ou celle de Tolnacuctla)<sup>36</sup>. Seule la *Relation* de Tequizistlan détaille cependant quelque peu ces fêtes, à Acolman<sup>37</sup>. Dans la région, l'année commençait en Tlacaxipehualiztli et pas en Atl cahualo comme à Mexico. Les noms donnés aux vingtaines sont largement répandus, à part Suchimanaloya, « offrande de fleurs », à la place de Tozoztontli, qui n'est pas courant. À en lire la description, la vingtaine principale et la seule au cours de laquelle des sacrifices sont mentionnés semble être la première, celle de Tlacaxipehualiztli. Les explications sont, certes, réduites à quelques lignes par vingtaine tout au plus. Le récit des fêtes est donc forcément simplifié et réduit à un ou, au mieux, deux rites brièvement évoqués. Il n'est en rien comparable aux descriptions méticuleuses de Sahagún ou même de Durán. Il importe cependant aussi de souligner qu'à Acolman, les célébrations étaient sans aucun doute bien moins fastueuses qu'à Mexico, et notamment en ce qui concerne les sacrifices. Souvent, les explications se focalisent sur les offrandes de copal (pour certaines vingtaines, on ne faisait d'ailleurs – c'est du moins ce qu'affirme l'auteur – que ça : « Ils avaient cinq autres fêtes qu'ils appelaient Tecuilhuitontli et Huey Tecuilhuitl, Miccailhuitl et Huey Miccailhuitl, et Ochpaniztli, au cours desquelles on ne faisait autre chose que de brûler de l'encens à l'idole »), la nourriture qui était préparée et consommée au cours de chaque vingtaine, et les danses. Nous avons relevé une série de similitudes avec ce qui se faisait à Mexico, mais plusieurs rites essentiels, à commencer par ceux qui impliquaient des personifications de divinités et des sacrifices, sont absents de la description.

Les autres rites dont il est question dans les *Relations géographiques* concernent surtout, d'une part, les sacrifices humains et l'anthropophagie – reflétant sans doute en cela les préoccupations des colonisateurs – et, d'autre part, les pratiques

---

35. *Ibid.*, VI, p. 249.

36. *Ibid.*, VI, p. 34, et VIII, p. 129.

37. *Ibid.*, VII, p. 227-230.

rituelles quotidiennes les plus courantes, comme l'autosacrifice ou l'offrande de copal, qu'il était vraisemblablement toujours possible d'observer occasionnellement à l'époque de la rédaction des *Relations*.

Concernant les sacrifices humains, comme on vient de le voir, ce n'est pas tant dans le cadre des rites des vingtaines qu'ils sont décrits, mais plutôt à la suite des informations données sur les guerres préhispaniques et leur déroulement habituel, lorsqu'est évoqué le sort réservé aux prisonniers. À Atengo, les captifs étaient envoyés à Motecuhzoma, qui parfois les gardait, parfois autorisait ceux qui les avaient amenés à repartir avec eux et à les sacrifier eux-mêmes. Le sacrifice était alors effectué par cardiectomie, puis on envoyait les jambes des victimes à Mexico tandis que le reste du corps était réparti entre les *principales* les plus importants, qui le mangeaient<sup>38</sup>. À Axocopan et à Acolman, le sacrifice par cardiectomie des prisonniers de guerre est également pratiqué et la *Relation* de Tequizistlan précise qu'à Acolman, ces captifs étaient mis à mort lors de fêtes<sup>39</sup>. Des sacrifices d'enfants sont aussi mentionnés occasionnellement, pour obtenir de l'eau ou connaître l'issue d'une guerre, comme dans la *Relation* de Huexotla (« quand ils manquaient d'eau, ils allaient sur une montagne et sacrifiaient un enfant qu'ils égorgaient, puis le jetaient dans une cavité qu'ils avaient aménagée, et mettaient une pierre par-dessus, et ils demandaient à leur idole qu'elle leur donne de l'eau, ou toute autre chose dont ils avaient besoin »<sup>40</sup>) ou celle de Chimalhuacan :

[...] si on déclarait la guerre à ces caciques, pour connaître son issue bonne ou mauvaise, ils faisaient amener un petit enfant au temple et le remettaient aux *tlenamacaque*, qui étaient comme des prêtres, et, invoquant le Démon, ils sacrifiaient l'enfant, en lui arrachant le cœur, lui ouvrant la poitrine avec un couteau qu'ils avaient à cet effet [...], et ils offraient le cœur et le sang à ladite idole Huitzilopochtli<sup>41</sup>.

Enfin, il semblerait que les condamnés à mort aient aussi pu faire office de victimes sacrificielles en certaines circonstances. Ainsi à Tequizistlan, tous les quatre-vingts jours, les condamnés étaient sacrifiés à Huitzilopochtli et, à Teotihuacan, au milieu des temples principaux se trouvait un petit temple réservé à l'exécution des délinquants. Enfin, à Meztitlan, l'auteur d'un homicide était sacrifié et son cœur était offert aux dieux tandis que le reste de son corps était réparti entre ceux qui l'avaient capturé, qui le mangeaient. La tête revenait à celui qui avait découvert le délit, et il la gardait en trophée<sup>42</sup>. L'anthropophagie est souvent abordée à la suite d'un sacrifice ou d'une guerre (voir par ex. Tequixquiatic, « Ces indigènes avaient pour coutume de se manger les uns les autres quand ils se vainquaient dans les guerres », ou Citlaltepec, « Quand ils remportaient une bataille ils mangeaient les vaincus et, à cet effet, se répartissaient en ordre. En dehors de cela, ils ne mangeaient jamais de chair humaine, parce qu'ils avaient de nombreuses choses dont

38. *Ibid.*, VI, p. 34-35.

39. *Ibid.*, VII, p. 226, et VIII, p. 129.

40. *Ibid.*, VI, p. 164 et 250.

41. *Ibid.*, VI, p. 164 et 250.

42. *Ibid.*, VII, p. 66, 236 et 242.

se nourrir »)<sup>43</sup>. Un soin particulier est apporté à préciser la façon dont la chair de la victime était répartie entre ceux qui avaient le droit de la consommer – à Atlitlalaquia, seuls les seigneurs mangeaient de la chair humaine ; à Atengo, il arrivait que Motecuhzoma répartisse la chair qui lui était envoyée entre ceux qu’il estimait le plus, et à Acolman, des aînés désignés pour cette tâche lavaient les dépouilles des sacrifiés et les cuisaient, puis les corps étaient répartis entre les caciques et capitaines de guerre qui les mangeaient<sup>44</sup>. La *Relation* de Cempoala stipule toutefois qu’Epazoyuca ne pratiquait pas l’anthropophagie car les prisonniers de guerre étaient décapités et leurs corps abandonnés sur place ; seules leurs têtes étaient ramenées, et exhibées<sup>45</sup>.

Quant aux rites quotidiens, bon nombre de *Relations* se bornent à évoquer les offrandes de copal et les autosacrifices (par ex. à Axocopan, ou à Huexotla)<sup>46</sup>. La *Relation* de Cempoala est cependant un peu plus détaillée et passe en revue une variété de rites courants, assez proches de ceux qui sont décrits dans les *Primeros Memoriales*<sup>47</sup> :

[...] ils faisaient la révérence qu’ils appelaient *ontlalquaya*, ils touchaient la terre de la main puis mettaient la main en bouche. Et ils jeûnaient, ne mangeant que des *tamales* sans sauce. Et, quand ils demandaient quelque chose au Démon, ils se perçaient d’abord la langue avec une lancette, y passaient un brin de paille et d’autres bâtonnets, d’autres se piquaient le mollet, ou bien où bon leur semblait, d’autres les oreilles, et ils encensaient, ce qu’ils appellent *tlenamaca*<sup>48</sup>.

Enfin, dans plusieurs *Relations* d’endroits influencés par la tradition de Texcoco, revient l’idée selon laquelle les divinités et les pratiques qui leur étaient destinées, depuis l’édification de temples jusqu’aux sacrifices et aux offrandes de copal, ont été apportées par les Mexica. Les anciens habitants n’adoraient que le soleil, auquel ils élevaient le gibier pris à la chasse pour le remercier – il s’agit là des coutumes des Chichimèques, que beaucoup de sources décrivent. Sont concernées les *Relations* de Cempoala, Tequiztlan, Tepexpan<sup>49</sup>, ainsi que celle de Coatepec qui est celle qui donne le plus de détails :

[...] ils prenaient un arc et une flèche et, élevant les yeux au ciel, décochaient la flèche vers le haut, et s’ils blessaient ou tuaient un oiseau de quelque sorte que ce soit, lorsqu’il tombait au sol, ils s’en emparaient et, regardant vers le ciel, l’élevaient en regardant vers le haut. Et s’ils ne blessaient ou tuaient rien dans les airs, ils cherchaient l’endroit où la flèche était tombée, et regardaient ce qu’elle avait touché : un serpent, un oiseau, un lapin ou un lièvre, ou une autre chose semblable, et le prenant en mains, les yeux au ciel, ils faisaient la même cérémonie. Et le matin, au lever

---

43. *Ibid.*, VII, p. 192 et 198.

44. *Ibid.*, VI, p. 35, 64, et VII, p. 226-227.

45. *Ibid.*, VI, p. 87.

46. *Ibid.*, VI, p. 249-250, et VIII, p. 128-129.

47. B. DE SAHAGÚN, *Primeros Memoriales*, éd. Th. D. SULLIVAN, Norman 1997, fol. 254v<sup>o</sup>-257v<sup>o</sup>.

48. R. ACUÑA, *Relaciones geográficas del siglo XVI* (n. 8), VI, p. 76.

49. *Ibid.*, VI, p. 76, et VII, p. 247.

du soleil, ils prenaient un papillon blanc, le décapitaient et l'élevaient vers l'Est, l'offrant au soleil. Et ils n'avaient pas d'autre coutume d'idolâtrie, ni n'adoraient le Démon, jusqu'à ce qu'arrivent pour peupler cette terre les Indiens appelés Colhua et Mexiti, qui sont aujourd'hui les Mexica, lesquels amenèrent l'idole appelée Hui-chilobos, en lequel le Démon se vêtait et leur parlait, et qu'ils adoraient. Avec leur arrivée, commença chez ces indigènes l'idolâtrie du Démon. Et ils sacrifiaient, se taillant les oreilles avec des pointes de couteaux et s'en extrayant du sang, et ils l'offraient au Démon. Et ils leurs faisaient leurs temples et *cues*, où ils faisaient leurs sacrifices et sacrifiaient les Indiens et Indiennes qu'ils prenaient à la guerre. Le jour du sacrifice, ils les emmenaient à l'endroit réservé à cela, les étendaient au sol vivants et, avec un grand couteau, leur ouvraient la poitrine et leur arrachaient le cœur et, avec le sang, ils l'offraient à l'idole qu'ils avaient, lui enduisant le visage et la bouche de sang [...]. Et ils lui parlaient et lui brûlaient de la résine blanche appelée copal, avec lequel ils l'encensaient<sup>50</sup>.

L'archéologie, qui atteste de la pratique des sacrifices, de l'autosacrifice, et de la présence de temples et de statues de divinités à des dates bien antérieures à l'arrivée des Mexica, infirme cependant ces propos.

---

50. *Ibid.*, VI, p. 144-145.

